

Mais les jours, les semaines, les mois s'écoulèrent, et notre emprunteur ne s'était pas libéré; bien mieux, il semblait même avoir oublié complètement ce grand service qui l'avait, avec tant d'à-propos, tiré d'embarras. Pourtant, quelque singulière que lui parut cette conduite de son débiteur, l'homme riche ne voulut pas lui en tenir rigueur, se rappelant les bonnes relations qu'avant ce prêt ils avaient toujours eues ensemble. Pourtant voici ce qu'il imagina :

S'étant procuré une caille vivante, il l'enferma dans une cage et l'envoya ainsi à son ami par trop oublieux, le priant de bien traiter l'oiseau en souvenir de leur ancienne camaraderie. Notre homme qui la reçut fut très étonné, comme bien l'on pense, n'y comprit rien d'abord, l'oiseau encore moins, sans doute, et se méfia; puis, le naturel reprenant le dessus, l'emprunteur oublia plus que jamais. Mais, un beau matin, il entendit la caille qui chantait :

— Paie tes dettes ! paie tes dettes ! paie tes dettes !

— Ah ! j'y suis, se dit-il, on a voulu me rafraîchir la mémoire ! C'est pourtant vrai que je dois, mais comment payer, je n'ai pas un sou !

Heureusement qu'un vieux canard qui barbotait depuis longtemps dans la mare de la basse-cour, voyant l'embarras où se trouvait son maître, lui vint en aide en répondant à la caille :

— Quand ? quand ? quand ?

— Bon ! bon ! pensa la caille, voilà déjà que notre homme veut payer, puisqu'il demande quand il devra se libérer. Je vais de suite m'échapper de ma cage pour aller porter cette bonne parole à qui m'a enfermée dans cette prison. Peut-être, en récompense, me donnera-t-il la liberté.

Et la caille continuait toujours, fière d'un aussi beau résultat :

— Paie tes dettes ! paie tes dettes ! paie tes dettes !

A quoi le canard ne cessait de répondre :

— Quand ? quand ? quand ?

Mais voilà qu'au même instant, un vieux bouc qui, par une fente de la porte disjointe, regardait malicieusement et la caille et le canard et l'homme, se mit à bêler :

— Bêe, bêe, jamais ! bêe, bêe, jamais !

— Enfin, dit le débiteur, voilà donc ce qu'il me faut répondre à mon créancier.

Et ouvrant la cage de la caille :

— Tu as bien entendu, n'est-ce pas, ce qu'a dit le bouc ? Eh bien ! va le redire à ton maître.

Et depuis ce jour, il vécut heureux et content, sans être jamais inquiété par celui qui lui avait prêté de l'argent.

Ce petit conte nous a été dit par M. Bruge-Lemaître, d'Attigny.

LE DOUBLE BOSSU

Il y avait une fois entre Omont et Chagny, à la « Culéc-Gillette, » un vieux, vieux chêne appelé le « Bouc. » Sous ce chêne, jadis, se réunissaient les sorciers et les sorcières du pays guettant les passants et leur jouant de bons ou de mauvais tours, selon qu'ils se sentaient bien ou mal disposés.

Or, un beau matin, un paysan d'Omont — peut-être même de Chagny, — qui était bossu, se dit :

— Ce soir, lorsque sera venue la nuit, j'irai voir les sorciers et si, par hasard, ils sont de bonne humeur, c'est bien le diable s'ils ne m'enlèvent pas ma bosse.

Bon ! Le voilà parti, après avoir, toute la journée, attendu la nuit qui jamais ne lui avait semblé si longue à venir.

Il arrive.

— Ah ! nous t'espérions, lui dirent les sorciers assis au pied du Bouc, et ma foi ! bossu, tu arrives à propos, car nous sommes de gaillarde humeur. Tu vas nous chanter quelque chose, et si tu chantes bien, peut-être seras-tu content de nous.

— Mais, je ne sais mie chanter, répondit le bossu qu'avait interloqué cette brusque réception, car il s'était dit : « Je parlerai le premier et demanderai ce que je voudrai. »

— Va toujours, chante comme tu sauras, et que ça sonne !

Notre homme, alors, à pleine voix, que vraiment il avait très belle et très sonore, chanta sur un air de son invention :

Lundi, mardi, mercredi,
Jeudi, vendredi, samedi,
Et dimanche aussi !

— Ça, c'est bien envoyé, s'écrièrent les sorciers, tu es un bon « avant-baloce » et pour te prouver que nous sommes contents, regarde-toi : tu n'es plus bossu.

Et, de fait, la bosse était tombée si bien que notre homme se trouvait droit comme un I. Vous pensez s'il rentra joyeux au village où il ne se lassa pas, tout le restant de la nuit, de conter son aventure à qui voulut l'entendre.

— Eh bien, moi aussi, dit un autre bossu d'Omont, j'irai voir les sorciers, et si, par hasard, ils sont de bonne humeur, c'est bien le diable s'ils ne m'enlèvent pas ma bosse.

Bien ! Le voilà parti, après avoir, toute la journée, attendu la nuit qui, jamais, ne lui avait semblé si longue à venir.

Il arrive.

— Ah ! nous t'attendions, lui dirent les sorciers assis au pied du Bouc, et, ma foi ! bossu, tu arrives à propos, car nous sommes de gaillarde humeur. Tu vas nous chanter quelque chose, et si tu chantes bien, peut-être seras-tu content de nous.

Pour aller au bref, notre homme, à pleine voix, qu'il avait très fausse et très criarde, chanta, sur un air de son invention :

Lundi, mardi, mercredi,
Jeudi, vendredi, samedi,
Et dimanche aussi !

— Ça, c'est mal envoyé, s'écrièrent tous les sorciers en faisant une horrible grimace, et tu es vraiment bien osé de venir nous écorcher les oreilles. Aussi, pour punition, porteras-tu sur ton ventre la bosse que ton camarade portait sur le dos.

Et, de fait, s'étant regardé, il se trouva bossu comme un polichinelle.

Qui resta penaud ? — Notre homme, car il n'osait rentrer au village où il était impatiemment attendu, chacun voulant connaître le résultat de son pèlerinage à

la Culée-Gillette. Mais, s'étant raisonné, il pensa qu'il valait mieux faire contre fortune bon cœur, si bien que, par la suite, il vécut heureux, content et gai, surtout, comme un double bossu qu'il était, mais sans jamais avoir d'enfants, car aucune fille ne le voulut pour mari.

Voir sur la « Culée-Gillette » et le « Bouc » : *Livre I, Chapitre I, les usages relatifs au mariage.*

Nous avons entendu dire ce même conte à Saint-Menges, mais avec ces quelques détails nouveaux que nous résumons.

Le bossu s'est fait contrebandier par misère. Revenant, une nuit, de la frontière, il entend une musique ravissante. Il prête l'oreille. On chante une chanson dont le refrain est : « Samedi, dimanche. »

« Lundi ! » ajoute-t-il alors de sa plus belle voix, et il l'avait fort belle. Aussilôt, il est entouré d'une trentaine de femmes, toutes fort jolies et qui, en soufflant l'une après l'autre sur sa bosse, la font disparaître.

Un de ses amis, bossu comme lui, veut, à son tour, tenter l'aventure. Il se fait bien indiquer l'endroit où il trouvera les fées, bien expliquer ce qu'il devra faire et, plein d'espoir, se met en route. Il ne tarde pas à entendre chanter : « Samedi, dimanche, lundi. »

« Mardi ! » s'écrie-t-il alors d'une voix triomphante mais horriblement fausse, horriblement nasillard. Aussitôt, il est entouré par ces mêmes fées qui lui reprochent amèrement de les avoir troublées dans leurs jeux et leurs chants. « Puis il se sent enserré dans des bras de fer qui ne lui permettent aucun mouvement » et toutes les fées, l'une après l'autre, soufflent sur sa poitrine jusqu'à ce que s'élève une bosse formidable, plus grande que celle qu'il avait sur le dos, et disparaissent sans qu'il fût possible de savoir par où elles étaient passées.

Notre double bossu, confus, n'osa, de quelques mois, revenir à Saint-Menges et vécut errant dans les bois et dans les campagnes. Enfin, il se décida, non sans peine, à rentrer au village, où l'on fut tellement touché de son malheureux sort qu'on se cotisa pour lui fournir une somme assez ronde qui lui permit de vivre de rentes jusqu'à la fin de ses jours. »

Même conte à Mogues. L'aventure se serait passée au lieu dit « le Paquis-de-Frappant, » sur l'emplacement même qu'occupe actuellement le bureau des douanes.

Ces légendes de lutins remettant ou enlevant des bosses aux bossus sont assez communes en France et aussi à l'étranger. Nous en trouvons deux, notamment, dans les *Contes des Paysans et des Pêcheurs*, recueillis par SÉBILLOT : « Les Sorciers de Knea » et « Les Chats sorciers et les Bossus. » Voici, à titre de rapprochement, la deuxième de ces légendes :

LES CHATS SORCIERS ET LES BOSSUS

« Il y avait, jadis, à Plévenon des chats sorciers qui se réunissaient tous les soirs à la croix du Meurtel, auprès de Château-Serin, et à la croix de Gouéhas, sur la lisière de la lande de Prêhel.

« Ils dansaient en rond autour des croix en répétant toujours les deux mêmes mots :

Lundi, mardi,
Lundi, mardi.

« Un bossu qui passa, un soir, auprès d'eux, entendant leur chanson, voulut l'allonger un peu, et il cria :

Lundi, mardi, mercredi.

« Et les chats sorciers, tout joyeux, se mirent à répéter :

Lundi, mardi, mercredi.

« Quand ils eurent dansé quelque temps, ils se demandèrent, les uns aux autres, qui avait enrichi leur refrain.

« — C'est moi, répondit le bossu, en quittant le fossé où il s'était caché.

« — Ah ! dirent les chats sorciers, que ferions-nous bien pour récompenser cet homme du service qu'il vient de nous rendre ?

« — Il faut, répondirent plusieurs voix, lui ôter sa bosse.

« Les chats sorciers applaudirent à cette proposition. En un clin d'œil, cela fut accompli, et le bossu s'en retourna chez lui sans sa bosse et aussi droit que s'il avait avalé une baïonnette.

« Un autre homme de Plévenon qui avait sur le dos une grosse bosse, dont il était bien marri, ayant entendu parler du service que les chats sorciers avaient rendu au ci-devant bossu, vint le trouver et lui demanda comment il avait été rendu droit comme un navire.

L'autre lui indiqua, volontiers, comment la chose était arrivée, et le bossu se rendit auprès de la croix :

« Il y avait à peine une heure qu'il y était arrivé, lorsqu'il vit les chats sorciers qui marchaient sur deux rangs en répétant les mêmes paroles :

Lundi, mardi, mercredi,
Lundi, mardi, mercredi.

« Au moment où ils passaient près de lui, il cria :

Lundi, mardi, mercredi, jeudi,

comme on lui avait recommandé de dire. Les chats sorciers répétèrent ces paroles, mais s'apercevant que ce nouveau refrain ne s'accordait pas avec l'autre, ils sautèrent sur le bossu et, pour se venger, ils lui placèrent sur la poitrine la bosse qu'ils avaient ôtée à son voisin. Et le malheureux s'en retourna chez lui semblable à Polichinelle, bossu par derrière et bossu par devant. »

A citer parmi les similaires : *Les Deux Bossus et le Nain*, conte breton, recueilli par LUZEL ; *Mercredi*, conte de marin, recueilli par SÉBILLOR ; la légende irlandaise *Knockgraffton*, recueillie par LOYS-BRUYÈRES, et qui se rapproche beaucoup de la légende ardennaise. Lusmore, le bossu, chante si bien et si à propos que les lutins lui enlèvent sa bosse. Un autre bossu, sur les conseils de sa mère à qui Lusmore a conté son secret, va trouver ces lutins qui habitent la fosse de Knockgraffton, mais il arrive si intempestivement et chante si désagréablement que les lutins le gratifient de deux bosses.

Nous retrouvons encore en Auvergne ce thème des lutins qui ne peuvent finir leurs chansons : *Les Ames en peine*. De petits vieux et de petites vieilles dansent en chantant :

Toutes les âmes pieuses,
Toutes les âmes pieuses,

mais n'en savent dire davantage. Une jeune fille, qui les surprend au milieu de leur ronde, ajoute cette phrase :

Louent leur seigneur et maître,

Puis, repassant le lendemain, elle continue ainsi :

Qui sauvera les hommes.

Et enfin :

Les bons et les méchants.

Et la chanson ayant été ainsi complétée, les âmes ont fini leur pénitence et montent au ciel.

Voir dans CARNOY : *Littérature orale de la Picardie*, une nomenclature de quelques similaires mentionnés à la suite du conte picard : « Le Lutin et les Deux Sorciers ; LUZEL : *Contes de la Basse-Bretagne*, etc., etc.

LE CURÉ, LE MAÎTRE D'ÉCOLE ET LE COCHON

Il y avait une fois à Tagnon un curé qui, pour sa provision d'hiver, gardait un cochon dépecé et salé. Il en avait tiré aussi d'excellents boudins, et chaque fois qu'il visitait ces appétissantes provisions, il se frottait les mains, se réjouissait, disant : « Certes non, je ne mourrai pas de faim cet hiver. » Puis, comme il était charitable, il ajoutait : « D'ailleurs les pauvres en auront leur part. »

Mais il avait compté sans son grand ami le maître d'école, qui, tous les jours, le venait voir et lui volait, dès qu'il tournait le dos, soit une grillade, soit de la graisse, soit un boudin.

Le curé, cependant, finit par s'apercevoir que ses provisions diminuaient à vue d'œil, si bien qu'il dit au maître d'école :

— Maître d'école, on me vole mon cochon, si jamais je tiens le voleur!...

— Curé, c'est vrai, on vous vole votre cochon, répondit le maître d'école, si jamais vous tenez votre voleur!...